

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.  
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » » 14 » six mois.  
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-  
LIER et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX 21 février 1863.

Si l'on peut s'en rapporter aux affirmations publiées par le *Wanderer*, l'insurrection polonaise gagne chaque jour du terrain et s'étend sur les territoires de Plock et de Kalisch. Les Polonais qui se trouvaient en Moldavie ont disparu et se sont rendus en Podolie où le général Dembanski, chef des insurgés, vient de se rendre lui-même pour soulever les paysans. Le nombre des officiers russes qui passent aux Polonais est considérable. Tous ceux qui traversent la frontière apportent aux insurgés des armes et des munitions.

La convention conclue entre la Prusse et la Russie, dans le but d'arrêter l'insurrection de la Pologne, n'est pas encore parvenue à la connaissance des grandes puissances. On s'attend chaque jour à voir paraître dans le *Moniteur* une note relative aux explications qui ont dû être demandées par la France au cabinet prussien, sur la nature de ses engagements avec la Russie.

L'*Opinion nationale* annonce, sous les réserves les plus complètes, que le gouvernement français aurait décidé d'intervenir diplomatiquement en faveur du mouvement polonais. « Ce que sera cette intervention, c'est ce que, jusqu'à présent, il ne nous est pas donné de dire. Sera-t-elle spéciale à la France, sera-t-elle présentée de concert avec le gouvernement britannique ? Les faits nous l'apprendront. Ce qui paraît certain, et ce qui est en effet important, c'est qu'elle aura lieu, et cela dans un délai assez rapproché.

Les dernières dépêches reçues de Constantinople annoncent que le prince Gortschakoff vient d'adresser au Sultan une note par laquelle il l'accuse d'envoyer secrètement des armes aux tribus du Caucase qui sont en guerre avec la Russie.

On assure que trente mille hommes de troupes turques se concentrent en Albanie.

D'après l'*Ost-Deutsche Post*, les voyageurs qui arrivent de la Pologne russe et qui ont eu l'occasion de voir des bandes

d'insurgés, assurent qu'elles comptent dans leurs rangs un grand nombre de Hongrois.

L'insurrection polonaise s'est étendue également en Lithuanie. Le combat qui a eu lieu près de Siemiatyce met ce fait hors de doute. De Siemiatyce, les insurgés se sont retirés dans la forêt de Bialowiczka, gouvernement de Grodno. Cette forêt primitive a une superficie de quarante mille carrés, et, à l'exception des habitants isolés de quelques charbonniers, on y trouve que des chasseurs et les employés forestiers réunis dans le seul village placé au milieu de la forêt. Il n'est au monde, dit la *Gazette autrichienne*, de lieu plus favorable à une guerre de partisans.

D'après une lettre du Mexique adressée à la *Nation*, c'est sous les murs de Puebla que se décidera le sort de Juárez. L'armée chargée de soutenir le siège est composée de 21,000 hommes d'infanterie, de 7,000 hommes de cavalerie, et de 2,000 d'artillerie. Les fortifications consistent en deux forts principaux, *Guadalupe* et *Loreto*, et sept forts secondaires. Le fort de *Guadalupe* a des murailles de quatre mètres d'épaisseur, il est entouré de fosses et d'armes de canons. Cent pièces de gros calibre sont réparties dans les autres forts, et placées de façon à pouvoir croiser les feux. D'immenses provisions ont été accumulées dans la ville en vue d'un siège de longue durée.

Le reste du pays, et la capitale elle-même, sont, pour ainsi dire, restés sans défense.

On écrit de Paris au *Nouvelliste de Rouen* :

« Le bruit courait à la Bourse d'hier qu'on devait s'occuper de l'intervention prussienne dans le conseil des ministres, convoqué à quatre heures aux Tuileries. On assure aujourd'hui dans nos différents cercles politiques que la question a en effet été agitée dans ce conseil, mais sans recevoir aucune solution, bien qu'on ait été d'accord pour désapprouver en principe la convention prusso-russe. Comme on oublie de mentionner quelle était la question qui a pu être ainsi traitée dans le conseil d'hier, à propos de l'in-

tervention, j'y suppléerai en vous rapportant les différents bruits pouvant mettre plus ou moins sur sa trace. On prétend d'abord que le cabinet de Berlin a envoyé ici et à Londres une note ayant pour objet de poser les différentes éventualités de nature à déterminer l'intervention armée de la Prusse, et que cette note donne lieu à des négociations actuellement pendantes entre notre ministère des affaires étrangères et le Foreign-Office, afin d'arriver à une réponse commune.

D'autre part, on assure que l'Angleterre a soumis à Paris et à Vienne un plan d'après lequel les trois puissances adopteraient le même point de vue dans la question polonaise, et en feraient l'objet d'une communication à Berlin ainsi qu'à Saint-Petersbourg. Enfin, on croit savoir que le prince Napoléon affecte de se montrer très-satisfait de l'attitude prise par le gouvernement à l'endroit des événements de Pologne, ce qui l'empêche d'insister en aucune sorte, par lui-même ou par ses amis, pour une action directe de la France. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que ces dispositions prêtes au cousin de l'Empereur impliquent un désaccord entre le Palais-Royal et son principal organe, l'*Opinion Nationale*, ce qui semble ne devoir les faire accueillir que sans bénéfice d'inventaire. Quoi qu'il en soit, la rumeur existe, et j'ai cru devoir vous en faire part.

Le *Journal des Débats* a reçu du ministère de l'intérieur un *Communiqué* au sujet d'un article dans lequel il s'occupait d'une pétition adressée au Sénat par les habitants du quartier Clignancourt pour réclamer contre l'état d'abandon dans lequel leur quartier serait laissé par l'administration de la ville de Paris.

L'*Opinion Nationale* a également reçu un *Communiqué* relativement à une assertion d'après laquelle le maire du cinquième arrondissement de Paris aurait refusé de légaliser la signature d'un de ses administrés, opposé au bas d'une pétition adressée au Sénat.

Le silence gardé par le président du conseil à Berlin, sur la convention conclue entre la Prusse et la Russie a déterminé M. Schultz-Delitsch et M. de Carlowitz à adresser au gouvernement dans la séance d'hier l'interpellation suivante :

« Le gouvernement royal a-t-il conclu avec le gouvernement russe une convention dans le but de concourir à la répression de l'insurrection qui vient d'éclater dans le royaume de Pologne, et, dans le

cas de l'affirmative, quel est le contenu de cette convention ? »

M. de Bismark a refusé péremptoirement au nom du gouvernement du roi de répondre à cette interpellation.

Cette fin de non-recevoir a soulevé un débat des plus vifs, dans lequel M. Waldeck a violemment attaqué, aux applaudissements de la chambre, la politique du cabinet. Il a terminé son discours en disant qu'il fallait faire savoir au pays et à l'Europe que la chambre condamnait hautement cette convention, dont l'existence n'était pas née par le président du conseil.

Le ministre a donné ensuite à l'assemblée quelques détails sur les mesures militaires prises sur la frontière de Pologne, a cherché à en atténuer la portée, et a déclaré que le gouvernement n'avait reçu de la part des puissances aucun avertissement, aucune menace, et qu'il ne prévoyait pas qu'il lui en fût donné.

### Pologne.

Les nouvelles de Pologne constatent qu'à l'approche des troupes russes tout le monde, sans en excepter les fonctionnaires russes, prend la fuite. Ces fonctionnaires restent, au contraire, sans inquiétude, et sans être inquiétés, dans les endroits occupés par les insurgés. Hier, tous les employés des bureaux de douanes voisins de la frontière ont pris la fuite au bruit que les Russes s'avançaient et se sont enfuis à Grabowie pour ne pas éprouver le sort de leurs collègues de Tomachow.

Le 6, une cinquantaine de faucheurs escortant deux charrettes chargées de foin, s'arrêtèrent pour entendre la messe au village de Karniewo, près de Malow. Att, que par un parti de cosaques, ils se défendirent vaillamment et mirent leurs adversaires en déroute après leur avoir fait éprouver une perte de 17 morts et 15 blessés. Malheureusement en quittant Karniewo, les faucheurs s'égarèrent. Attaqués alors par les cosaques, que plusieurs compagnies d'infanterie avaient renforcées, ils se battirent avec la même intrépidité que la première fois. Un d'eux ne tomba qu'après avoir eu 6 bayonnettes enfoncées dans le corps. Les Russes ont perdu dans cet affaire 70 hommes et les faucheurs 20. En outre 18 faucheurs grièvement blessés ont été faits prisonniers. Parmi les morts, on cite deux jeunes gens des meilleures familles et pleins d'avenir, M. Steinkeller et Pomaski; ce dernier était un ancien élève de l'École polonaise militaire de Gènes.

On connaît les horreurs qui suivirent la prise de Tomaszow. Après leur facile victoire, les Russes, ivres de sang, en se retirant sur Zamosc, brûlèrent la ville de Zwierzyniec, saccagèrent et incendièrent le château et les fermes composant le domaine de la famille Zamoyiski.

Le 8, à Pulawy, les scènes de massacre de Tomaszow se renouvelèrent. Il n'y avait pas dans la ville un seul insurgé; l'école polytechnique était licenciée, il n'y avait pas même le prétexte d'une résistance possible. A l'heure où la population sortait du service divin (c'était un dimanche), les soldats se sont jetés sur la foule, frappant les femmes et les enfants, tuant tous ceux qui paraissaient vouloir se défendre. Plusieurs habitants ont été grièvement blessés par les bayonnettes. Une dame respectable, Mme Gebhardt, conduisant par le bras son mari âgé et infirme, et n'ayant pu s'enfuir assez vite, a été, ainsi que lui, criblée de blessures dont la plupart sont mortelles. Au milieu de ces horreurs est arrivé M. Okninski en grand uniforme, pour demander au chef du détachement d'arrêter l'effusion du sang; il a été lui-même maltraité par ces forces, et leur chef a répondu qu'il fallait les excuser, parce qu'ils étaient ivres.

Dans le gouvernement de Lublin, à Modliborzyce, village appartenant aux deux frères Gorskowski, l'un d'eux, Ladislas, le plus jeune, voit son habitation envahie par les cosaques; il est saisi, maltraité et laissé pour mort; un de ses amis, M. Wojcicki, accourt pour le défendre; il est percé de vingt-huit coups de baïonnette et tue sur la place; le château est pillé. A une demi-verste de là, les cosaques vont tuer dans sa propriété M. Ignace Solmann, qui reçoit seize blessures, et son intendant Lipinski. Les cadavres des deux victimes sont portés en triomphe à Yanow.

Dans Varsovie même, des violences de ce genre restent impunies et sont encouragées. Un soldat de la garde, marchant à la hâte sur le trottoir, dans la rue Panska, rencontre sur son chemin une vieille femme qui lui faisait obstacle; il l'assomme d'un coup de crosse sur la tête. Un jeune homme, accouru aux cris de la victime, reçoit un coup de sabre à travers le visage. Ce double crime ayant attiré la foule autour du soldat furieux, un ouvrier parvient à le saisir, à le désarmer et il est conduit au poste le plus voisin. Au lieu d'être puni, LE MEURTRIER REÇOIT UNE RÉCOMPENSE et est renvoyé en liberté.

La population est livrée à la fureur de

## FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 22 FÉVRIER 1863.

— N° 41. —

### LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXIII. (Suite).

Vers la fin du mois de mai, ils s'installèrent dans leur simple, mais jolie maison. Le jeune bourgmestre Bundler s'empressa d'aller voir son ami, et les larmes lui vinrent aux yeux lorsqu'il le serra sur son cœur; car un changement notable s'était opéré chez le baron depuis un an, et surtout depuis quelques mois. Sa lutte continuelle avec son amour, qui, bien que dompté, vivait toujours dans son sein, n'avait cessé de consumer ses forces du moment, d'ailleurs prévu, où il avait su Hulda sa fiancée. Ses combats secrets se liaient sur ses joues pâles et sur son front sillonné de plis. Sa démarche et son maintien avaient toujours leur noblesse et leur fierté; mais sa tête inclinée dénotait que sa vigueur avait subi de rudes atteintes.

Son amour ne pouvait être l'unique cause de ce changement, car il avait toujours aimé sans espérance; mais la certitude que celle qu'il adorait n'était plus rien pour lui; sa pauvreté, qui lui interdisait jusqu'aux jouissances les moins dispendieuses et le forçait de refuser toute distraction à son esprit malade; le chagrin devant dont le remplissait le sentiment de sa gêne pécuniaire, le plus amer et le plus intolérable de tous pour un caractère élevé; la mort de sa mère et la cruelle conviction de n'avoir dû qu'à cette perte si douloureuse les moyens de s'acquitter de la dette qui lui pesait tant, tout cela brisait sa force et épuisait sa santé.

Aussi Gothard éprouva-t-il en le revoyant une douleur inexprimable. Le nom de Hulda ne fut pas prononcé, et, par ces motifs faciles à comprendre, il ne fut pas son plus question de présenter chez le docteur Bundler le capitaine Adlerbraun et sa famille. Mais Gothard consacra dès lors à son ami toutes ses heures de loisir. Une fois — une seule — Charles lui demanda si Hulda était heureuse.

« Oui, répondit Gothard; elle l'est, et ce n'est pas sans raison, car elle a pour fiancé le plus noble des hommes. »

Ils s'entretenaient ainsi tout en se promenant bras dessus bras dessous aux portes de la ville, dans une des belles allées qui en font l'orgueil. Absorbés dans leurs pensées, ils faillirent se heurter sans s'en apercevoir contre un monsieur qui se promenait en famille.

« Que diable! s'écria-t-il, veux-tu culbuter ton propre père ! »

Cette exclamation les tira de leur rêverie; ils levèrent les yeux: c'était le docteur Bundler, sa femme et sa fille qui passaient près d'eux. Les regards du baron

aspirèrent un poison mortel qui atteignit aussitôt son cœur. Hulda saisie d'un tremblement soudain, devint pâle comme un lis et s'empara du bras de son père. Celui-ci l'emporta plutôt qu'il ne l'emmena de ce lieu fatal. Les yeux de Caroline se remplirent de larmes de compassion; elle s'arrêta un moment et serra la main à Charles.

« Arrêz-vous de courir, lui dit elle tout bas, et ne vous laissez pas consumer par une passion que surmontera votre cœur noble et énergique. Hulda ne vous a point oublié; votre souvenir lui est cher, mais rien que votre souvenir. Elle est heureuse, combattez comme elle, et comme elle vous vaincrez. »

Et Caroline courut rejoindre son mari et sa fille.

« Oui, je triompherai, n'en doute pas, Gothard, dit Charles d'une voix sourde. Un volcan brûle encore dans mon sein et menace de ne rien épargner; mais quand toutes ses flammes auront fait éruption, la lutte sera finie et à moi la couronne de la victoire — couronne sans myrtes, il est vrai. »

Gothard lui serra la main pour toute réponse, et le baron sut gre à son ami de lui épargner de vaines consolations.

Quelques jours après, Charles alla rejoindre son régiment. Son absence devait durer plusieurs mois, et Gothard en rendit grâce au ciel, car les yeux gros de larmes de sa mère, la paleur de Hulda et la mauvaise humeur de son père lui prouvaient que la rencontre fortuite avait donné lieu à une scène domestique. Aussi saisit-il la première occasion d'annoncer au docteur le départ de Charles.

« A la bonne heure! répondit Bundler. C'est un fier et noble caractère; mais

pour ma part je désirerais qu'il eût déjà rejoint ses ancêtres, car je ne lui donne plus longtemps à vivre, et pourtant je crains qu'il ne cause quelque malheur ici-bas: tu sais, Gothard, que les femmes sont d'étranges créatures. On dirait qu'un air sépulcral a pénétré chez nous depuis que nous l'avons rencontré; maintenant que le voilà parti, nous chasserons ces vapeurs malsaines. Grâce à Dieu, notre jeu de docteur arrive vers la fin de juillet, et, s'il ne parvient pas, lui, à rendre à Hulda la fraîcheur et la santé... Mais je sais positivement qu'elle l'aime, et il y parviendra donc. N'est-ce pas ton avis, Gothard ? »

— Pardon, mon père, je l'espère aussi. — Tu l'espères? répondit le docteur d'un air sombre. Jamais fiancée écrivit-elle des lettres plus brillantes, desira-t-elle plus ardemment le retour de son fiancé? N'est-il pas vrai ? »

Rien qu'en lui montrant une des lettres où Hortense exprimait en traits de flamme ses sentiments et son impatience de le revoir, Gothard eût fait comprendre au bon docteur que l'amour si calme et si doux de Hulda ne trahissait point un cœur épris. Mais il n'eût pas la dureté de lui ravir son illusion.

Jamais notre honnête Bundler, même dans sa jeunesse, n'avait tant médité sur le chapitre de l'amour. Il interrogeait sa femme des heures entières sur ce qu'elle avait éprouvé avant leur mariage. La réponse n'était-elle pas conforme à ses desirs, il s'impatientait et prenait de l'humeur; y reconnaissait-il, au contraire, les mêmes symptômes que chez Hulda, sa joie était au comble.

« Allons, s'écriait-il alors, tout ira bien! depuis que nous sommes en mé-

nage, j'ai toujours été content de toi, et, vois-tu, Caroline, tu aimais exactement, avant notre mariage, comme ta fille aime aujourd'hui. »

Sa femme sourit; elle le comprenait, et dès lors il n'eut plus à s'affecter de ses réponses.

Au milieu de juin, Gothard demanda un congé dans le but de se rendre à Forshalla et d'accompagner Hortense et le bailli aux eaux de Stromstad, où ce dernier, souffrant de la goutte, se proposait de passer un mois. Nous les avons rencontrés dans leur voyage; allons les rejoindre maintenant pour savoir ce qu'ils deviennent dans la position épineuse où nous les avons laissés.

### CHAPITRE XXXIV.

« Des chevaux dans deux heures! dit le bailli Thorsen à un aubergiste, en formulant cet ordre d'un ton énergique. Quoique s'est rendu à Frederikshall ou à Stromstad par les routes montagneuses du Dalsland, sans avoir annonce d'avance son passage, trouvera ce ton fort naturel; car, dans cette province, les chevaux errent en liberté et par bandes dans les vastes forêts, et les aubergistes ont le plaisir, non moins agréable pour les voyageurs, de se disputer entre eux chaque fois qu'il s'agit de fournir un attelage, chacun prétendant que c'est son tour.

« Pays charmant, mais déplorable organisation! ajouta le bailli en s'asseyant dans un vieux fauteuil. Je me repens d'avoir pris cette route; sur mon âme, je m'en repens ! »

— En effet, reprit Hortense, mieux eût valu faire de Stromstad une excursion à Frederikshall que de visiter d'abord la